

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 5 (1911-1912)
Heft: 13

Rubrik: La musique à l'étranger

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

« Simplicius » de Hans Huber

1^{re} représentation au Théâtre de Bâle, le 22 février 1911

Le 22 février a eu lieu, au Théâtre de Bâle, la première représentation de l'opéra *Simplicius* de Hans Huber, texte d'A. Mendelssohn-Bartholdi. L'œuvre était composée depuis une dizaine d'années, et l'ouverture en avait été jouée en plusieurs endroits. Sur les instances de M. Becker, chef d'orchestre du théâtre bâlois, le poète et le compositeur ont retouché leur travail, et c'est sous cette forme nouvelle que l'opéra vient de remporter un très grand et très légitime succès qui, certes, ne restera pas isolé.

Le nom de l'opéra — celui de son héros — est emprunté, ainsi que le milieu, au célèbre roman de Grimmelshausen (1668). Mais la fable est l'œuvre du librettiste qui a su poétiser des faits horribles et des passions violentes et créer une pièce intéressante avec des situations d'une réelle valeur poétique.

La composition est d'une grande beauté. Quoique appartenant à la catégorie de l'ancienne *Spieloper*, en en possédant la richesse mélodique et la tessiture facile à saisir, la facture en montre toutes les nuances multicolores et toutes les combinaisons instrumentales de l'orchestre moderne.

De vieux airs et une musique de scène, composés dans l'esprit de l'époque, donnent à l'œuvre la physionomie historique voulue, sans jamais dégénérer en une reconstruction pédantesque.

La représentation était très bonne. Citons parmi les chanteurs en première ligne M^{me} Maschmann (Verena) et M. Grassegger (le curé). On ne peut dire que du bien de l'orchestre, sous la direction de M. Becker et de la régie. L'œuvre pourtant, présente des difficultés considérables.

FRITZ KARMIN.



La musique à l'Etranger

BELGIQUE

Dans ma dernière chronique, je n'avais annoncé que le succès probable, à Bruxelles, du *Fidélio* de Beethoven, d'après une répétition générale. Mais dès la première, ce succès a dépassé toutes les espérances et l'unique opéra du grand symphoniste, malgré tout son côté encore si conventionnel, a profondément impressionné le public. Il faut dire que le livret, grâce à notre infatigable et intelligent directeur, M. Maurice Kufferath, a été remanié de la meilleure façon du monde, suivant tout simplement le texte original de Bouilly et l'adaptation allemande de celui-ci d'après Sonnleithner et Treitschke, débarrassé des récitatifs interminables dont l'avait chargé Gevaert, le drame en a paru singulièrement condensé et l'action plus rapide, comme il convenait. Ce qui fait surtout le succès de l'interprétation actuelle, c'est sa remarquable unité, autant entre les divers personnages en scène, qu'entre ceux-ci et l'orchestre. Tout cela a été préparé et réglé avec soin, bien

compris et admis par chacun. Le chef d'orchestre, Otto Lohse notamment, a fait preuve en cette occasion d'une compétence et d'un sentiment artistique absolus. C'est pourquoi il est chaque fois associé spécialement au succès des acteurs et obligé de paraître avec eux sur la scène à la fin de l'œuvre. La façon dont il dirige l'orchestre est tout à fait remarquable ; rien ne se perd ; tout est admirablement nuancé, fondu. Quant à l'ouverture de *Léonore n° III*, intercalée entre les deux derniers tableaux, elle sonne superbement, comme une synthèse éloquente du drame qui va s'achever. — Les critiques que l'on aurait à faire ne sont que minimes questions de détail et nous aurions mauvaise grâce à les relever ici ayant été du reste nous-mêmes sous l'impression d'une admiration très grande pour le chef-d'œuvre et pour son exécution.

Depuis, le théâtre de la Monnaie nous a donné la première d'une œuvre nationale *Rhéna* que je n'ai pas encore eu l'occasion d'aller apprécier moi-même. Le livret de M. Michel Carré est dramatique — presque mélodramatique même, mais l'action est bien conduite et l'effet bien calculé. Quant à la musique de M. Van den Eeden, on en loue unanimement l'excellente écriture — vocale surtout —, la ligne mélodique heureuse et le côté expressif habilement mis en valeur. Voilà un succès peu banal pour le sexagénaire directeur du Conservatoire de Mons qui fait assez tard un heureux début à la scène.

Voyons à présent les événements aux Concerts, pas précisément sensationnels. Aux Concerts Ysaye dont l'organisation est de plus en plus défectueuse, hélas ! les chefs étrangers se succèdent au pupitre en l'absence du maître ordinaire. Steinbach (de Cologne) fut le dernier d'entre eux ; il crut nous donner *Heldenleben* de Strauss qui n'a plus été exécuté ici depuis longtemps, mais ne le put, faute de temps. Cela le contraria beaucoup tout autant du reste que l'indiscipline de l'orchestre qui, vous le pensez, n'est pas faite pour plaire à un « Generalmusikdirector », et il y a de quoi. Ce concert était purement symphonique ; pas de soliste ! — Quelques-uns n'en revenaient pas ! Le programme fut du reste parfait sans cela.

Au Conservatoire, ce fut au contraire plutôt la soliste qui fit et eut tout le succès du concert ; il s'agissait en l'occurrence de Mlle Maria Philippi qui fut vraiment impressionnante et tout particulièrement dans cette cantate de Bach pour alto-solo « *Schlage doch, gewünschte Stunde* » qui est d'une sérénité, d'une pureté vraiment célestes ; puis aussi dans la *Rhapsodie* pour alto, chœur d'hommes et orchestre de Brahms, l'une des plus belles inspirations du maître de Hambourg, — enfin dans un choix de Lieder de Schubert et de Brahms merveilleusement chantés et déclamés. Quelle leçon pour toutes ces jeunes chanteuses des chœurs — et même pour certains professeurs de l'établissement qui écouteaient là et n'en revenaient pas, eût-on dit, les classes lyriques de nos Conservatoires ne travaillant qu'en vue du théâtre. Le lied ou l'oratorio n'y sont l'objet d'aucune étude spéciale !! Le succès de Mlle Philippi fut considérable. Non moins sincère, ni mérité fut celui de sa compatriote, Mlle Elsa Homburger, qui nous chanta toute une série d'airs et de Lieder d'une voix absolument pure et exquise, et dans une interprétation supérieurement musicale, intelligente et poétique. Au même concert, le pianiste Marcel Laoureux se fit entendre dans divers morceaux de Bach et de Brahms ; le virtuose et le musicien sont également méritants.

A Bruges, c'est Mme Cahnbley-Hinken qui fut très fêtée comme cantatrice d'oratorio et du lied aux concerts toujours si soignés du Conservatoire de cette ville, sous la direction d'un musicien aussi convaincu que M. Karel Mestdagh. — Et enfin, il ne faut pas oublier la jeune et méritante cantatrice genevoise, Julia Demont, qui à Bruges, Verviers, Tournai, dans le lied comme dans l'oratorio trouve un succès toujours égal.

Dans le domaine instrumental, à Bruxelles, les récitals de piano de M. Joachim Nin (clavecinistes des XVII^e et XVIII^e siècles) et de Mme Berthe Marx-Goldschmidt (rien que des *Fantaisies* au programme) ont été des plus intéressants.

Une séance d'art qui a peut-être dépassé dans l'ensemble toutes les autres en perfection, est celle que donne au Cercle artistique, le Quatuor Rosé de Vienne. Quelle merveilleuse sonorité, quel style et quel ensemble unique. Dans Brahms surtout, c'est absolument incomparable. Il ne faut encore enregistrer une première

de la *Passion selon Saint Jean* de Bach, à **Gand**, sous la direction de M. Albert Zimmer, de Bruxelles, à la tête de ses chœurs Bach. Près de 2000 personnes ont acclamé le chef-d'œuvre qu'un « misérable » critique de l'endroit aurait préféré voué « à l'oubli éternel ! » (Le Ciel lui accorde un repos semblable !) Enfin par deux fois, on a donné en Belgique (**Bruxelles et Anvers**), la symphonie dite d'Iéna, attribuée à Beethoven. Je dois avouer qu'elle est aimable et même intéressante ; elle porte la date de l'époque, mais elle ne me fait penser ni à Beethoven, ni à Mozart ou quelqu'autre illustre du temps. Et il semble que la plupart de nos critiques s'en tiennent à son sujet, comme moi-même, au fameux « Que sais-je » de Montaigne. C'est plus sage en l'occurrence !

MAY DE RÜDDER.



La musique en Suisse

Suisse romande

RÉDACTEURS :

- Genève : M. Edmond Monod, Boulevard de la Tour, 8. — Tél. 5279.
Vaud : M. Georges Humbert, Morges près Lausanne. — Téléphone 96.
Neuchâtel : M. Max-E. Porret, rue du Château. — Téléphone 118.
Fribourg : M. Jules Marmier, Estavayer-le-Lac.

GENÈVE. Septième concert d'abonnement. — J'attendais la seconde audition de la *Vie d'un Héros* de R. Strauss pour vous parler de cette œuvre, espérant voir s'améliorer ma première impression d'ensemble. Il n'en a rien été. Strauss est inimitable toutes les fois qu'il cherche à faire rire, toutes les fois aussi qu'il s'attache à peindre, en musique, ce que d'autres croiraient impossible à traduire dans le langage des sons. L'humoriste et le virtuose de la description et de l'orchestration sont chez lui de tout premier ordre ; certaines parties de la *Vie d'un Héros* en offrent des exemples, et les générations continueront longtemps encore à admirer ces côtés-là de sa nature. On les appréciera même de mieux en mieux, car aujourd'hui encore, il arrive qu'on le siffle, même en Allemagne, non à cause de ses défauts, mais parce qu'on ne comprend pas ses audaces, ce qui en lui est excellent. Au contraire, quand Strauss est sérieux, expressif à la manière des romantiques, il cesse d'être original ; ses formules même deviennent celles qu'on retrouve partout. Lorsqu'on songe à certains thèmes marqués au coin de sa personnalité, on s'étonne qu'il puisse répéter avec insistance, et sans la moindre intention bouffonne — du moins apparente — des motifs comme celui-ci, qui me revient à la mémoire :

